CRITIQUE, opéra. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 15 novembre 2026. GERSHWIN : Porgy and Bess. M. Sumuel, B. Logan, B. Kubeka, B. Sutton… Jean-Louis GRINDA / Lee REYNOLDS

On peut l'affirmer : des *Porgy and Bess* comme celui-ci, on en voit rarement. Et l'on risque fort de ne pas en revoir de sitôt ! C'est à Monaco que cela se passe, dans la vaste salle du Grimaldi Forum. La Principauté a programmé le chef-d'œuvre de George Gershwin pour la première fois dans l'histoire de l'Opéra de Monte-Carlo. Et quelle première !

Jean-Louis Grinda, à la mise en scène, a eu une bonne idée : se contenter de raconter l'histoire dans sa version originale ! Par les temps qui courent, faire cela sans encombrer l'histoire de mille parasites est une rareté. Il fait cela avec un souffle, un panache, une science du mouvement qui n'ont rien à envier aux grands réalisateurs de cinéma. De la première à la dernière note, il nous tient en haleine. Le magnifique décor de **Rudy Sabounghi** l'aide beaucoup : on y voit sur deux niveaux, devant une échappée d'océan, les modestes habitations des pêcheurs des bas quartiers de Charleston. On y entre comme dans un film, on s'y installe, et bientôt on ne

songe plus à en sortir.

Mais que serait *Porgy and Bess* sans ses voix ? Ici, c'est un véritable festival. Des voix noires, veloutées, charnues, porteuses de jazz dans leur timbre-même. En plus, tous ces artistes sont très bons comédiens. **Michael Sumuel** campe un Porgy impressionnant. Sa voix, presque granitique, possède une assise, une densité qui donnent au personnage toute sa force. Et quel bonheur lorsque cette voix s'éclaire et s'épanouit dans les passages lyriques ! Il y a là une tendresse inattendue, une blessure qui affleure. A ses côtés, **Brittany Olivia Logan** est une Bess lumineuse. Son émission ample, puissante, semble éclairer la scène. Lorsque les deux amants entonnent « *Bess, You Is My Woman* », il faudrait avoir le cœur bien sec pour ne pas retenir ses larmes.



Bongani Justice Kubheka impose son Crown, le docker assassin,

avec une voix sombre, percutante, presque menaçante. Sa présence vocale et dramatique ne laisse aucun répit. Le Sporting Life de **Chauncey Packer** est bondissant, enjôleur, insolent, il a le panache du mauvais garçon, faisant valoir son aigu incisif et son émission souple**. Brandie Inez Sutton,** elle, nous charme dans son « *Summertime* ». Quant à **Tichina Vaughn**, avec sa voix riche, veloutée, son autorité et son humanité, elle donne à son personnage de Maria une magnifique présence.

Il faut encore parler du **Chœur de l'Opéra du Cap**, venu d'Afrique du Sud, dont la présence est parrainée par la princesse Charlène, épouse du prince Albert II de Monaco, naturalisée sud-africaine. Quelle troupe ! Quelle énergie ! Quelle cohésion ! Ils sont le souffle même de Charleston, ses rumeurs, ses joies, ses colères, ses peines. Ils font battre le cœur de tout le spectacle.

Et l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** ! Superbe dans son ensemble comme dans ses interventions solistes. Sous la direction de **Lee Reynolds**, la musique ruisselle, swingue, éclate. Ce chef entraîne musiciens avec un dynamisme communicatif.

Ah, quel *Porgy*, mes amis !

CRITIQUE, opéra. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 15 novembre 2026. GERSHWIN: Porgy and Bess. M. Sumuel, B. Logan, B. Kubeka, B. Sutton… Jean-Louis GRINDA / Lee REYNOLDS. Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 29 avril 2026. « Core Meu » par Jean-Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo

Et dire que certains pensent encore que le ballet est affaire de distance compassée et de silence de cathédrale ! Il fallait être là, hier soir dans la Salle des Princes du Grimaldi Forum à Monaco, pour voir ce que Jean-Christophe Maillot et ses cinquante danseurs et danseuses des *Ballets de Monte-Carlo* ont déclenché. Une marée humaine debout, des milliers de mains frappant en rythme, des artistes descendant de scène pour mêler leurs corps en sueur à ceux du public, et au milieu de cette liesse, une émotion à la fois viscérale et sacrée. Voilà ce qu'est *Core Meu* : non pas un spectacle qu'on regarde, mais un rite auquel on assiste, et qui finit par vous posséder.

Créé sur la place du Casino pour la première « *Fête de la Danse* » en 2017, repris au Grimaldi Forum en avril 2019 puis à Lecce et Bari, ce spectacle est de retour dans sa terre d'élection monégasque. Il a grandi, il a mûri – et il nous a littéralement incendiés. Dès le premier tableau (« *Sufi*«), on

comprend que Maillot a réalisé un prodige d'équilibriste. D'un côté, la rigueur académique des Ballets de Monte-Carlo, ces pointes qui fusent avec une précision d'orfèvre. De l'autre, la *Tarentelle* des Pouilles, cette danse frénétique et ancestrale que l'on croyait indomptable par la discipline classique. Et pourtant : les danseuses déploient leurs jupes plissées comme des éventails, les danseurs luttent avec une grâce de lutteurs antiques, et tous tournoient autour des musiciens posés au centre de la scène tels les points vibrants d'un *mandala* humain.



Car *Core Meu* parle de transe et de sacrifice. Il n'y a rien de « joli » ici. Il y a du rugueux, du viscéral, du sacré. Ce ballet nous ramène aux confins de la Méditerranée, dans cette région des Pouilles où l'on croyait que la danse effaçait la morsure métaphorique de la tarentule. Chaque tableau, et il y

en a dix, porte un nom. Et quel nom pour le final : *« Tremula Terra »* : la terre qui tremble ! Et le vaste plateau de la Salle des Princes a tremblé, hier soir. Elle a tremblé sous les pas des cinquante artistes, mais aussi sous les voix et les rythmes d'**Antonio Castrignanò** et de ses sept musiciens des ***Taranta Sounds***. Comment ne pas être saisi par ce chanteur apulien à la voix haut-erchée et envoûtante, véritable prêtre d'une cérémonie païenne ? À ses côtés, il faut les nommer, les saluer : **Rocco Nigro** à l'accordéon, **Luigi Marra** au chant, violon et mandoline, **Maurizio Pellizzari** aux guitares, **Marco Schiavone** au violoncelle, **Giuseppe Spedicato** à la basse, **Giovanni Emanuele Gelao** à la *zampogna* (la cornemuse italienne) et aux cuivres, **Davide Chiarelli** aux tambours et percussions. Ensemble, ils ne « jouent » pas : ils invoquent. Lorsque les *tamburelli* (tambourins) s'emballent et que le chant de Castrignanò monte en puissance, on comprend que le mythe de la tarentelle est éternel : le mouvement devient transe, le transe devient extase, et l'extase devient guérison.

Le spectacle s'achève — du moins le croyions-nous — sur *« Tremula Terra »,* apothéose où les cinquante danseurs tombent comme un seul corps, épuisés par l'ivresse du tournoiement, dans un final dionysiaque d'une beauté renversante. Mais Maillot et Castrignanò nous ont réservé une surprise. Alors que l'on reprenait notre souffle, les cinquante artistes ont soudainement investi la salle. La scène n'était plus la scène, la salle n'était plus une salle : c'était une *piazza*, une place de village en pleine fête. Le public, debout, a dansé. Les Ballets de Monte-Carlo, ces athlètes de la grâce, ont mis le feu aux gradins. Jamais, peut-être, la Salle des Princes n'avait vibré d'une telle énergie collective. Et après cela, dernier cadeau, un chant inédit a retenti, toujours porté par la voix d'Antonio Castrignanò.

Il reste deux représentations. Ce soir 29 et demain 30 avril.

Si vous avez la chance d’avoir une place, précipitez-vous ! *Core Meu* est une expérience de transe moderne. C’est la preuve que la danse classique peut embrasser le folklore sans le trahir, que la technique peut servir l’ivresse, et que la musique, lorsqu’elle est jouée avec les tripes, réveille en nous des désirs de mouvement aussi vieux que l’humanité. Comme le dit un vers chanté par Antonio Castrignanò : *« Si tu danses, tu ne mourras jamais »*. Hier soir, nous étions immortels.



CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 29 avril 2026. « Core Meu ». Jean-Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 23 avril 2025. BALANCHINE / RAMANTSKY / GOECKE par les Ballets de Monte-Carlo et l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Jesko Sirven (direction)

Sous la direction de Jean-Christophe Maillot, les Ballets de Monte-Carlo continuent de confirmer leur excellence en naviguant avec aisance entre classique et contemporain. Ce nouveau programme audacieux rend hommage à trois univers chorégraphiques radicalement différents : la rigueur géométrique de George Balanchine, l'émotion déchirante d'Alexei Ratmansky et l'expressionnisme tourmenté de Marco Goecke.

Balanchine revisité : Les Quatre Tempéraments

La soirée s'ouvre avec *Les Quatre Tempéraments*, ballet mythique de George Balanchine (1946), remonté par **Patricia Neary,** légendaire gardienne de son héritage. Sur une austère partition de Paul Hindemith, les danseurs explorent avec une

précision métronomique les nuances du caractère humain – mélancolie, fougue, flegme et colère. Le style, bien que classique dans sa structure, se teinte de modernité par des déhanchements subtils et des bustes cambrés, rompant avec les canons académiques. Les collants sobres, en rupture avec les costumes originaux, mettent en valeur la pureté du mouvement, révélant la virtuosité de la troupe monégasque.

Ratmansky et l'hommage à l'Ukraine

Alexei Ratmansky, artiste ukrainien profondément marqué par la guerre, livre avec *Wartime Elegy* une œuvre poignante. Alternant néoclassicisme et folklore, le ballet célèbre la résistance culturelle face à la barbarie. Des projections d'œuvres d'artistes ukrainiens habillent la scène, tandis que les danseurs, couronnés de fleurs, mêlent grâce et énergie. La musique de Valentin Silvestrov, passée de l'avant-garde à une douceur mélodique, porte cette évocation vibrante, magnifiquement servie par l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** dirigé par **Jesko Sirven.**

Goecke : la nuit électrisée

En contraste, *La Nuit transfigurée* de Marco Goecke plonge dans un univers sombre et frénétique. Sur la musique tourmentée d'Arnold Schoenberg, les corps se tordent, s'agitent dans une chorégraphie nerveuse, presque robotique. Si la lune, apparue en fond de scène, suggère une lueur d'espoir, la pièce reste marquée par une répétitivité angoissante. Malgré l'engagement physique impressionnant des danseurs, l'œuvre peine à égaler la profondeur de la partition, laissant le spectateur dans une semi-obscurité tant visuelle que narrative.

Ce triptyque démontre l'éclectisme et la maîtrise technique des **Ballets de Monte-Carlo**, capables d'incarner aussi bien la froideur mathématique de Balanchine que l'émotion brute de Ratmansky ou les convulsions de Goecke. Un programme ambitieux, porté par des musiciens exceptionnels, confirmant Monaco comme un laboratoire vivant de la danse contemporaine,

qui a offert à son public un spectacle où la rigueur, la poésie et la folie chorégraphiques se sont répondues avec *brio* !

_____

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 23 avril 2025. BALACHINE / RAMANTSKY / GOECKE. Les Ballets de Monte-Carlo, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Jesko Sirven (direction). Crédit photographique © Alice Blangero



CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 3 janvier 2025. « La Mégère apprivoisée » par Jean-Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo

C’était un pari audacieux que celui de Jean-Christophe Maillot : transposer cette comédie de Shakespeare, si difficile à apprivoiser pour la danse, en un ballet d’une modernité éclatante. Pari pleinement relevé, ce 3 janvier 2025, au Grimaldi Forum de Monaco, où les Ballets de Monte-Carlo ont offert une représentation qui restera comme l’un des grands rendez-vous de cette saison.

Sur des musiques de Dmitri Chostakovitch, brillamment interprétée par l’**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** sous la direction énergique d’**Igor Dronov**, on entre dans un univers singulier. Ce n’est plus la Padoue de la Renaissance, mais un espace intemporel, dépouillé et élégant, imaginé par **Ernest Pignon-Ernest**, que la lumière de **Dominique Drillot** vient sculpter avec une intelligence rare. Dans ce cadre épuré, la parole est entièrement donnée au mouvement. Et quel mouvement ! **Jean-Christophe Maillot**, tel un orfèvre, distille une chorégraphie virtuose où la grande tradition du *Bolchoï,* pour lequel la pièce fut créée en 2014, rencontre la liberté expressive et la sensualité qui sont la marque de sa compagnie monégasque. On est saisi par l’inventivité sans cesse renouvelée : les lignes classiques se brisent dans des éclats comiques irrésistibles, les portés défient la gravité, et

chaque geste semble chargé d’une intention narrative. Loin du simple exercice de style, cette danse est un langage, acéré, drôle et profondément humain. Le spectacle a d’ailleurs été récompensé par trois *Masques d’Or*, saluant son excellence chorégraphique et l’interprétation de ses premiers rôles.



Le cœur du spectacle, c’est bien sûr cette rencontre explosive entre Catherine et Petruccio. Et c’est là que Maillot signe son coup de maître. Fini le récit univoque d’une femme « *domptée* ». Place à un combat joyeux, une étreinte dansée entre deux caractères aussi puissants qu’incompatibles au monde. Sa Catherine n’est pas une harpie à mater, mais une femme intelligente et révoltée, rongée par sa solitude et l’injustice d’un monde qui la réduit à un statut d’objet à marier. Son Petruccio est un hâbleur au cœur d’or, un solitaire qui cherche en elle une égale, une âme sœur capable de défier avec lui les conventions.

Leur duel est un feu d’artifice. On y voit de la colère, bien sûr, mais aussi une complicité naissante, une tension érotique palpable, et finalement, une reconnaissance mutuelle. Les moments de grâce abondent, notamment dans les duos où la lutte laisse place à une étreinte passionnée. La « soumission » de Catherine devient alors un jeu, un acte de foi amoureux, une décision pleine et entière qui laisse le spectateur pantois d’admiration. En contrepoint, le couple plus conventionnel de Bianca et Lucentio offre des instants de pure poésie, rappelant que l’amour peut aussi prendre des chemins plus doux, mais tout aussi puissants.



Au-delà de la prouesse technique et de l’audace dramaturgique, ce qui emporte l’adhésion, c’est la joie communicative qui émane de la scène. Maillot a ciselé une comédie qui ne renie jamais ses racines shakespeariennes, mais les éclaire d’un regard neuf, presque cinématographique. Il y a de la malice, de l’ironie, et une tendresse infinie pour ses personnages, qu’il nous montre dans leur vulnérabilité et leur grandeur.

Les nombreuses musiques de Dimitri Chostakovitch servent cette lecture avec une efficacité redoutable, soulignant les moments de burlesque comme les élans lyriques.

Avec *La Mégère apprivoisée*, **Jean-Christophe Maillot** nous donne à voir une réflexion lumineuse sur le couple, l'amour et la liberté, portée par une compagnie au sommet de son art. Ce spectacle est une réussite totale, un moment de grâce qui a enthousiasmé le public du **Grimaldi Forum**. Une véritable leçon de vie, d'élégance et de joie !

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 3 janvier 2025. « La Mégère apprivoisée » par J. C. MAILLOT et les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero

---

CRITIQUE, danse. MONACO, Festival Monte-Carlo Dance Forum 2024 (Grimaldi Forum),

le 11 décembre 2024. « Diptych » (« The Missing Door » et « The Lost Room ») par la Compagnie Peeping Tom

C’est par un éclatant succès public que s’est ouvert, le 11 décembre, le Festival Monaco Dance Forum qui, jusqu’au 18 décembre, voit défiler les compagnies de danse internationales parmi les plus plébiscitées. Et c’est l’inclassable compagnie flamande « Peeping Tom » qui a l’honneur d’ouvrir le bal, avec « *Diptych* » – bien que la pièce « originale » soit « Tryptic »… -, mais Monaco n’affiche ce soir que les deux premiers volets : « *The Missing Door* » et « *The Lost Room*« , d’une cohérence théâtrale indiscutable, et qui surprend autant qu’elle convainc, qui déstabilise autant qu’elle captive. Humour, onirisme, cauchemar… soit l’équation emblématique du geste défendu aujourd’hui par la troupe « Peeping Tom ».

La première partie se déroule dans les couloirs d'un hôtel et la seconde dans l'une des chambres de ce même hôtel… Ici fidèles à leur identité artistique, les artistes fusionnent dinguerie et bizarreries, délire et poésie, et ce à tous les étages, avec des performances solos ou collectives incroyables de la part des (seulement) 7 danseurs / comédiens… La scénographie a une part essentielle ici avec ce travail particulièrement léché qui fait référence aux années 50 et au cinéma d'Hitchcock… L'idée défendue par le duo fondateur de ***Peeping Tom***, les belges **Gabriela Carrizo** et **Franck Chartier**, est d'exacerber le déploiement scénique, les possibilités d'une performance sans limites, tout en soulignant sa portée onirique et la faculté de la scène à innover, à surprendre, et à générer l'inattendu… Dès l'origine du projet (une commande du *Nederlans Dans Theater* d'Amsterdam en 2013), la danse y est souveraine. Avec un glissement assumé et magnifiquement maîtrisé, où les danseurs se font acteurs.

« *The missing Door* » met en scène l'action avant la mort d'un personnage, et représente tout ce qui se passe dans la tête de la victime, comme dans un *flashback*. Entre réalité et souvenirs, l'action s'insinue et se précise progressivement dont les tableaux façonnent un somptueux labyrinthe enchanté / désenchanté, où les mouvements disent le traumatisme d'un couple, une rupture, en particulier dans les décalages des postures et des gestes, et même dans le relief du « *design sonore* », ici particulièrement raffiné. L'espace clos dit un enfermement. Un enfermement et des tensions qui favorisent comme dans une pouponnière, voire un lieu d'expérimentation, une autre réalité, avec des transformations continues et habiles qui mènent de la réalité factuelle aux manifestations imprévues, aux confins du fantastique, de l'inconscient, du surnaturel. Le bizarre voisine avec le rire, le loufoque avec le terrible, l'hyperréalisme avec le rêve… le spectacle fusionne danse, théâtre, cinéma, sur une scène où s'invitent aussi les atteintes climatiques et une nature envahissante qui menace les équilibres précaires. On retrouve des motifs

propres à la compagnie belge, comme tout ce qui convoque sur la scène le surgissement des forces naturelles : vent et feuilles mortes, feu dévorant, destructeur et peut-être… salvateur ? Autant de signes qui aggravent la dérive générale et dilue toute notion de flux temporel attendu (et logique) ou d'action raisonnée.



Dans cette surréalité aussi terrifiante que délirante, parfois humoristique et caustique, les formidables danseurs de la Compagnie *Peeping Tom* maîtrisent autant la carte de l'individuel que du collectif, et excellent à exprimer l'éclatement à tous les niveaux : implosion des corps, explosion des situations, vertiges et transes tout azimut. Envoûtés, militants, possédés, les personnages errent, tels des pantins ; ils expriment en panique infiniment plus d'humanité que d'autres héros dans un contexte plus attendu.

Le festival Monaco Dance Forum ne pouvait rêver meilleure entrée en matière !…



CRITIQUE, danse. MONACO, Festival Monte-Carlo Dance Forum 2024 (Grimaldi Forum), le 11 décembre 2024. « Diptych » (« The Missing Door » et « The Lost Room ») par la Compagnie Peeping Tom. Photo © Monaco Dance Forum

VIDÉO : Teaser de « *Diptych* » par la Compagnie « Peeping Tom »

CRITIQUE, concert. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 22 sept 2024. Concert d’ouverture : 3ème Symphonie de Mahler. Gerhild Romberger, Chœur de femmes du CBSO Chorus, Chœur d’enfants de l’Académie Rainier III de Monaco, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Kazuki Yamada (direction).

Éloquence des silences, marqueterie des respirations, maîtrise inouïe des piani[ssimi], vibrations tenues,

secrètes, ouvragées avec détail et naturel… le chef directeur musical du Philharmonique de Monte Carlo, Yakuzi Yamada assume un style impressionnant disposant de musiciens réactifs et unis pour une sonorité d'une souplesse expressive totalement bluffante. Ce concert d'ouverture annonce le meilleur pour cette nouvelle saison 2024 – 2025 de l'OPMC / Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo.

Photo grand format ci-dessus © Jean-Louis Neveu

Sur scène plus de 100 musiciens et dans l'espace de **la salle du Grimaldi Forum**, un chant subtil et suspendu mais aussi subtilement contrasté qui peu à peu organise le bouillonnement du volcan orchestral dont la texture s'allège progressivement, s'ouvrant vers les cimes célestes… Déflagration tectoniennes et promesses d'une aube salvatrice éclatante, le cheminement proposé aux auditeurs compose une expérience musicale, surtout spirituelle d'une somptueuse et captivante intensité.
C'est évidemment le sens de l'épisode spatialisée [cor au lointain] qui dans le vaste 3ème mouvement, exprime la présence et la promesse d'un monde rêvé, qu'il est permis de penser ainsi [presque] accessible (nostalgie d'éternité, conscience d'une harmonie encore inatteignable…).
L'ivresse spirituelle nous saisit car cet après midi, **la distribution est sans défaut** : les 2 chœurs, de femmes,

d’enfants, la soliste [phénoménale de justesse et de sobriété], l’Orchestre aussi souple qu’impliqué… Mahler ne pouvait compter troupe plus solidaire, inspirée, juste. Avec cette 3ème de Mahler, l’OPMC ouvre en noblesse et profondeur sa nouvelle saison 2024-2025 ; une récidive en réalité puisque la 2ème » Résurrection » du même Mahler, avait inauguré dans le même lieu, la saison précédente 2023 – 2024. Au grand événement, les grands rituels…

Mystérieux, fulgurant : le Mahler transcendant de l’OPMC Orchestre Philharmonique de Monte Carlo, Kazuki Yamada, *monsieur pianissimi*



Et ce concert ne déroge pas au principe, délivrant l’expérience mystique qu’a tissé un Mahler d’une sincérité bouleversante. Ainsi le Grimaldi Forum s’est fait cathédrale musicale plus impressionnante encore que toutes celles connues [y compris celle de Cologne qu’a célébré Robert Schumann dans

sa propre 3ème].

Dans la vision de **KAZUKI YAMADA**, directeur musical de l'OPMC (depuis 2016), Mahler s'affirme à nous ; tel un intercesseur, un visionnaire qui prophétise déjà la fin de l'humanité, révélant une nouvelle conscience, établissant une passerelle entre la terre et le ciel, n'omettant pas le souffle rédempteur de la sainte Nature, marche essentielle dans cette construction spirituelle si personnelle, et qui appelle un autre monde. La 3ème comme la 4ème qui suit et qui exprime tout autant le rêve de « *La Vie Céleste* » [si l'on se réfère au texte chanté] est comme cette dernière composée en connexion avec le milieu naturel et champêtre, en 1895 et 1896.

C'est le propre des symphonistes de génie et des auteurs lyriques aussi puissants que profonds : dévoiler dans ce cortex musical, l'idée d'une humanité meilleure ; dans la lignée du Wagner de *Parsifal*, de Bruckner, de l'unique symphonie de Franck également, Mahler s'inscrit parmi les créateurs les plus inspirés qui transmettent un témoignage bouleversant, tout en exprimant une conscience spirituelle à laquelle il reste difficile de demeurer insensible.
La soliste **Gerhild Romberger**, wagnérienne et malhérienne accomplie, déploie un mezzo somptueux, au timbre sombre et cuivré sans tension ni force, naturellement puissant [d'où son Erda aussi captivante dans l'actuel Ring, sur instruments d'époque, défendu par l'excellent Kent Nagano, cycle en cours dont classiquenews a déjà rendu compte depuis la Philharmonie de Cologne / L'Or du Rhin, Philharmonie de Cologne – août 2023]. La subtilité de la diseuse souligne combien le choix du texte (Nietzschéen) est crucial, convoquant dans la forge orchestral, l'intimité du lied, cadre si essentiel dans le laboratoire mahlérien.

Autant s'affirme la totale réussite du dernier mouvement déployant une soie des cordes en lévitation, autant avant le chant de la mezzo puis des chœurs, l'Orchestre a su composer

comme un paysage spectaculaire, les vertiges saisissants produits par le rictus grimaçant des cuivres et des bois, l'infinie tendresse d'un autre monde rêvé, l'appel rayonnant des cuivres, autant d'accents contrastés d'un 3ème mouvement foudroyant [noté » *Comodo. Scherzando. Ohne Hast* «] . Sa pleine réussite découle de l'architecture du geste ; **Kazuki Yamada** convainc immédiatement par la ciselure des nuances ; des piani et pianissimi désormais miraculeux de plénitude introspective, des respirations subtilement suggérées car la vision du chef sait être incisive et mordante autant qu'éperdue et mystérieusement allusive. Des nuances murmurées d'autant plus ineffables que les tutti sont d'une fureur cataclysmique.

Dans ces vertiges sonores, le temps musical se dilate et édifie dans la durée de la performance, ce cheminement spirituel où l'Orchestre chante et nous parle ; où les voix enchantent et transportent [on soulignera tout autant la candeur bouleversante du chœur d'enfants [**chœur d'enfants de l'Académie Rainier III de Monaco**] excellemment préparé par son directeur, **Bruno Habert** (la précision énergisée du célèbre « *Bimm, bamm, bimm, bamm…* »). Même entrain détaillé pour le **Chœur de femmes du CBSO Chorus**. Kazuki Yamada agrège instruments, soliste et chœurs avec une justesse continue.
La qualité du son de l'Orchestre, la grande finesse du chef réalisent ainsi un concert exceptionnel qui augure le meilleur pour les prochains concerts de la nouvelle saison 2024-2025.



Gerhild Romberger, Kazuki Yamada, les musiciens de l'OPMC © JL Neveu

---

Le **PROCHAIN CONCERT de l'OPMC** sera lyrique, révélant la force dramatique d'un opéra que **Saint-Saëns** a créé à Monaco, en février 1906, ***L'Ancêtre*…** Un joyau incontournable à découvrir lors de votre prochain séjour sur le rocher monégasque : le 6 octobre 2024 / **LIRE** notre présentation de l'Opéra de Saint-Saëns (version de concert), avec Jennifer Holloway, Gaëlle Arquez… sous la direction de Kazuki Yamada (l'ouvrage sera l'objet d'un prochain enregistrement discographique) : https://www.classiquenews.com/orchestre-philharmonique-de-monte-carlo-dim-6-oct-2024-saint-saens-lancetre-version-de-concert-jennifer-holloway-kazuki-yamada-direction/

diffusion

Concert Symphonie n°3 de Mahler au Grimaldi Forum, MONACO, diffusé sur Radio Classique le **samedi 19 octobre** à 20 heures.

_____

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 28 avril 2024. « To the Point(e) » de Christopher WHEELDON / Sharon EYAL / Jean-Christophe MAILLOT par les Ballets de Monte-Carlo

Sous l'intitulé « *To the Point(e)* », les Ballets de Monte-Carlo et l'Orchestre Philharmonique de

Monte-Carlo proposent une soirée enchantée et contrastée : un triptyque dansé (et symphonique), réalisé par la célèbre compagnie monégasque dirigée depuis plus de 30 ans par Jean-Christophe Maillot !

Tout d'abord, la peinture est bien présente dans le processus de ***WITHIN THE GOLDEN HOUR*** (2008), en particulier la trace de l'or… celui des tableaux du néo-classique viennois Gustav Klimt. **Christopher Wheeldon**, à l'imaginaire surprenant, en déduit toute une série contrastée, gestes heureux et mouvements décontractés divers : rituels anciens, duels de danseurs, fantaisies sociales plus légères… A l'inverse de certains chorégraphes possédés par la réalité convulsive de notre époque, Wheeldon délivre plutôt une leçon de beauté souriante, où la souplesse des corps, l'arabesques des figures suspendues, dialoguent en apesanteur avec la musique pour cordes, souvent obsédantes, d'**Ezio Basso**, fusionnée avec celle de l'inusable Vivaldi. L'effet est immédiat et se révèle convaincant, d'autant plus que les danseurs y sont baignés en volupté et chaleur dans la lumière dorée et caressante – qui a été spécialement conçue dans l'esprit d'une performance de séduction pure.

Contraste total avec la pièce qui suit immédiatement : ***AUTODANCE*** (2018), qui n'étonne guère… tant **Sharon EYAL** fait du EYAL… (un ballet conçu ici avec **Gai Behar**) ; donc une plongée dans des ténèbres angoissées dont la tension dépressive s'exprime par la tenue des danseurs : la douleur, la torture, les convulsions se lisent immédiatement dans ce parti qui expose des corps martyrisés, d'autant plus manifestes qu'ils contrastent avec le corps libre et souple d'une jeune danseuse, en rien concernée par le malaise général. Après la fluidité quasi enivrée de la pièce de Wheeldon qui a précédé, le noir acide d'Eyal perce la scène comme un cri.

Beau cadeau – pour clore le triptyque – que le propre ballet de J**ean-Christophe MAILLOT**. Dans ***VERS UN PAYS SAGE*** (1995), le chorégraphe tourangeau rend hommage à son père, le peintre Jean Maillot, qui conçut nombre de décors d'opéras (entre autres) ; en réalité, le ballet d'une durée d'une demi-heure, n'a rien de sage. C'est même un défi physique et artistique qui s'impose aux danseurs, lesquels ne cessent d'exalter et d'incarner une physicalité croissante, au-delà de leurs limites, comme s'il s'agissait de fait d'évoquer l'énergie du père, lui-même suractif, travailleur infatigablement créatif. Mobiles comme en transe, les corps se répondent, se défient, réalisent des figures incessantes, de formidables étreintes fraternelles, sachant toujours offrir (et recevoir) ces liens d'amour et de fusion qui assurent l'étonnante cohésion de la chorégraphie. Dans le final, se dévoile un tableau de Jean Maillot, aux couleurs et lumières emblématiques, celles qui firent le succès de sa dernière exposition intitulée « *Pays sage* ». Au delà du narratif éloquent et tendre d'un fils à son père, le ballet doit aussi sa séduction à la musique hypnotique, suspendue de **John Adams** (*Fearful Symmetries*) qui lui confère l'élasticité requise et le charme irrésistible d'une audace intemporelle. Et sous la direction de **Garrett Keast**, l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** confirme ses étonnantes dispositions expressives au service de la danse.

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 28 avril 2024.
« To the Point(e) » par C. Wheeldon / S. Eyal / J. C. Maillot
et les Ballets de Monte-Carlo

VIDEO : Extrait de « *Vers un Pays sage* » de J. C. Maillot par les Ballets de Monte-Carlo

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 30 juin 2023. STRAVINSKY : Créations d’après “Pulcinella” et “L’Oiseau de feu” par Jeroen VERBRUGGEN & Goyo MONTERO et Les Ballets de Monte-Carlo /

Dans le cadre des Festivités de l’ÉTÉ DANSE des Ballets de Monte-Carlo, après un Gala de l’Académie Princesse Grace qui s’est tenu les 23 et 24 juin à la Salle Garnier, les Ballets de Monte-Carlo (BMC) se produisaient dans pas moins de deux créations (au Grimaldi Forum), toutes deux d’après des ballets d’Igor Stravinsky, “Pulcinella” (ré-intitulé “Les Nuls”) dans une chorégraphie du belge (flamand) Jeroen Verbruggen ; et “L’Oiseau de Feu” (renommé “Firebird”) dans une mise en pas confiée à l’espagnol Goyo Montero.

On ne peut imaginer deux univers aussi dissemblables, les excellents danseurs des BMC se

glissant avec autant d'aisance – comme on pouvait l'attendre d'une compagnie à la santé insolente et explosant de jeunesse – dans l'univers transgressif et déjanté du premier comme dans les volutes néo-classique du second.

Jeroen Verbruggen s'est construit à Monaco, où il a été danseur pendant dix ans dans la compagnie monégasque, poursuivant ensuite sa collaboration avec **Jean-Christophe Maillot** en tant que chorégraphe invité, comme c'est le cas ce soir – après "L'Enfant et les sortilèges" en 2016 ou "Massâcre" l'année d'après. Dans ses notes d'intention, le chorégraphe nous explique que "Pulcinella revêt une dimension universelle. Il montre comment le monde fonctionne, depuis la naissance qui nous rend inégaux, jusqu'à la mort qui nous réunit tous : « *Mon ballet donne de la valeur à ces gens méprisés, à ces "Nuls" qui ont bien souvent une longueur d'avance sur les autres* ». Cela se traduit par des danseurs transformés en "Elephant men & women", aux corps disgracieux et bouffis, grâce à de multiples couches de coussinets rembourrés. La scénographie de **Wolfgang Menardi** est ici prévalente, prenant le pas sur le geste dansé, au travers d'une multiplication des artefacts (tels ces micros que les danseurs arborent dans la bouche… après avoir figuré leur sexe en érection !). Pour le reste, on reste assez admiratif de l'énergie dépensée, quand bien même souvent en vain, au rythme d'une musique parfois assourdissante qui heurte l'oreille plutôt que de la séduire, mais là aussi c'est l'effet recherché !



Changement radical d’univers avec **Goyo Montero**, avec une troupe doublée (30 danseurs contre 15) par rapport à la première partie, mais surtout un univers dépouillé dans lequel le geste retrouve une grâce dont la première pièce était dépourvue. Les longs voiles aux reflets métalliques sont magnifiés par les lumières de **Samuel Thery**, entre lesquels se faufilent deux communautés antagoniques, celle minoritaire des “explorateurs” (8 danseurs) et celle de la “tribu” (22 danseurs), chacune étant dirigée par un(e) chef(fe) : **Cristian Assis** est ici Ivan, chef des explorateurs et **Anna Blackwell** est ici en charge de la Tribu (alias L’Oiseau de feu). Les premiers sont vêtus comme des processionnaires pendant la Semaine Sainte en Espagne, tandis que des justaucorps sous forme de peaux translucides habillent la “Tribu”. On goûte avec plaisir à la gestique ondulante et parfois sauvage du chorégraphe madrilène, comme une houle de corps soudés dont tel ou tel se détache pour s’échapper, pour mieux se refondre

dans le sein maternel du groupe, à l'instar de l'Oiseau de feu, cette « semence de la vie qui reviendra toujours quand nous en aurons fini avec nous-mêmes et que nous aurons tout détruit autour de nous ».Plutôt classique dans ses goûts, le public monégasque adresse des applaudissements aussi timides que polis à l'endroit de la première pièce, comme il éclate en hourras et *bravi* pour la seconde !…

Les festivités se poursuivront avec l'une des pièces-phares du vaste corpus de Jean-Claude Maillot, "*Cendrillon*", qui sera interprétée par les BMC les 18, 19, 20 juillet dans le sublime écrin de la **Salle Garnier**, puis la troupe s'envolera vers le non moins sublime *Gran Teatre del Liceu* de Barcelone pour y performer COPPEL-I.A, là aussi une chorégraphie parmi les plus fameuses du directeur des BMC !



CRITIQUE, ballet. MONACO, Grimaldi Forum, le 30 juin 2023. STRAVINSKY : deux Créations d'après "Pulcinella" et "L'Oiseau de feu". Les Ballets de Monte-Carlo / Jeroen Verbruggen / Goyo Montero. Photos © Alice Blangero

CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 26 avril 2023. « La Belle » par Jean-Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo

Qui pourrait encore croire, en 2023, que *La Belle au bois dormant* se réduit à un baiser sauveur et à un « *ils vécurent heureux* » ? Certainement pas Jean-Christophe Maillot, qui, avec sa *Belle* (d'après *La Belle au bois dormant* de Tchaïkovski) signe l'un des ballets les plus fascinants du répertoire contemporain. La représentation du 26 avril au *Grimaldi Forum* de Monaco en a offert la preuve éclatante : cette œuvre, créée en 2001, est plus vivante, plus troublante et plus magnétique que jamais.

Maillot, en chorégraphe-conteur hors pair, ne se contente pas

de revisiter le classique de Petipa : il le pulvérise pour en extraire la substantifique moelle. Il s'empare de la version originelle de Perrault, souvent gommée par les adaptations édulcorées, pour dévoiler ce que le conte a de plus sombre, de plus charnel et de plus tragique. L'histoire ne s'achève pas avec un mariage, mais se poursuit dans une atmosphère de tension psychologique où la menace rôde, incarnée par une Carabosse dont le personnage, mêlé à celui de la mère du Prince, brouille les pistes du bien et du mal.

Visuellement, le spectacle est un choc esthétique des plus heureux. L'espace scénique, signé **Ernest Pignon-Ernest**, joue de volumes symboliques saisissants, comme cette fameuse bulle transparente où la Belle, telle une princesse lunaire, fait son entrée. Le pari est risqué, l'effet est magique, la rendant à la fois protégée et prisonnière de son propre monde. Les costumes, vibrants de couleurs et de caractère, opposent avec intelligence l'univers acidulé et fantaisiste des « *Pétulants* » au monde plus sombre et rigide des « *Crochus* », créant un choc des contraires qui nourrit le récit.



Mais c’est dans la danse elle-même que la révolution de Maillot est la plus éclatante. Adieu la gestuelle académique figée de l’œuvre originelle. La chorégraphie est un langage neuf, mouvant, où le néo-classicisme se teinte d’angularités brutales et d’abandons sensuels. Le geste est acéré, érotique, parfois brutal, traduisant avec une éloquence rare le tumulte des pulsions et des désirs. On pense à ce moment d’anthologie où les prétendants, d’une danse virile et provocatrice, assaillent la bulle protectrice, jusqu’à la briser et confronter la Belle à la dure réalité du monde. C’est un passage d’une intensité dramatique et chorégraphique renversante, une métaphore puissante du passage à l’âge adulte et de la perte de l’innocence.

Dans ce cadre d’une modernité éclatante, les interprètes sont tout simplement sublimes. La Belle d’**Olga Smirnova** est une révélation. L’ancienne étoile du *Bolchoï*, aujourd’hui au *Het*

Nationale Ballet d’Amsterdam est une incarnation de grâce, de fragilité et de force. Sa technique, d’une pureté absolue, n’est jamais gratuite ; elle est au service d’une expression où l’on voit la jeune fille naïve s’effacer devant la femme amoureuse et maîtresse de son destin. Son pas de deux avec le Prince, interprété par un **Alexis Oliveira** tout en noblesse, atteint des sommets d’émotion. Leur duo, d’une sensualité exacerbée et d’une fluidité rare, transcende le simple baiser du conte pour devenir un hymne à l’amour et à la liberté retrouvée.

La Belle des **Ballets de Monte-Carlo** est une véritable expérience immersive, un rêve éveillé qui nous confronte à nos peurs et à nos désirs les plus enfouis. En décapsulant le mythe pour en révéler la fêlure, **Jean-Christophe Maillot** signe une œuvre magistrale, dont la beauté vénéneuse et l’intelligence narrative continuent de nous ensorceler, bien au-delà du rideau tombé.



CRITIQUE, danse. MONTE-CARLO, Grimaldi Forum, le 26 avril 2023. « La Belle » par J. C. MAILLOT et les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero